

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Tout le temps perdu

Laurence Côte-Fournier

Number 319, Spring 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/89426ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Côte-Fournier, L. (2018). Review of [Tout le temps perdu]. *Liberté*, (319), 52–53.

Tous droits réservés © Laurence Côte-Fournier, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Tout le temps perdu

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

« Je pouvais faire des promesses, à moi-même et aux autres, et j'aurais toute l'éternité pour les tenir. Je pouvais rester debout toute la nuit et faire des erreurs, et rien de tout cela ne compterait. » À son arrivée à New York, au début de la vingtaine, une jeune femme sent le temps se dérouler à l'infini devant elle, éblouie par les promesses de visages à découvrir et d'aventures à vivre dans cette ville mythique. Les après-midis se volatilisent en projets flous et en longues rencontres amicales avec des gens aux carrières tâtonnantes. Huit ans plus tard, proche de l'écroulement, elle constate que « la cadence dorée s'est brisée », que « toutes les promesses ne seraient pas tenues, que certaines choses sont bel et bien irrévocables, et que tout cela avait compté après tout, chaque fuite, chaque procrastination, chaque erreur, chaque mot, tout ».

Au cours de ma propre vingtaine, j'ai relu d'innombrables fois « Adieu à tout ça », cet essai de Joan Didion où elle revient, avec le phrasé mélancolique et elliptique qui est le sien, sur ses années de jeunesse dans le New York des années soixante. Le Montréal des années 2010 ne me semble pas bien différent. Les gens autour de moi, des littéraires et des militants, ne sont pas de ceux qui se sont casés à vingt-cinq ans, poussés à optimiser leur emploi du temps par un travail sérieux et deux enfants. L'écriture, les projets politiques et collectifs, les amours confuses faites d'attentes et d'hésitations : comme sur la montagne magique de Thomas Mann, toutes ces heures perdues sans trop de remords ont fini par se figer en années, qu'on contempera plus tard ébahis par la quantité de temps disparu on ne sait où.

Ce rapport angoissé au temps, on le ressent viscéralement dans le premier recueil de nouvelles de Stéfanie Clermont, *Le jeu de la musique*. Le thème de la vingtaine incertaine n'est

pas neuf; rien qu'à l'automne 2017, on l'a retrouvé dans deux autres ouvrages québécois, *Aphélie*, de Mikella Nicol, et *Les cigales*, d'Antonin Marquis. Ce dernier livre traite de surcroît de la grève de 2012, qui fait une apparition rapide dans *Le jeu de la musique*. Mais le recueil de Clermont s'avère, malgré le manque d'ambition de ses personnages toujours un peu paumés, un ouvrage d'une ampleur assez rare dans le paysage québécois où les ouvrages courts, centrés sur une conscience et une trame narrative uniques, dominant. Même s'il est toujours convenu de parler d'un livre qui « fait le portrait d'une génération » et « saisit l'esprit du temps », j'ai le sentiment que, pour une fois, ces lieux communs s'avèrent justes avec *Le jeu de la musique*. Bien sûr, tout cela est une question d'affinités; pour ma part, en lisant Clermont décrire mon quartier comme si elle y habitait, j'ai espéré la croiser, lui parler, devenir son amie.

L'auteure utilise les nouvelles pour donner accès à divers moments de la vie de quelques amis, de leur enfance jusqu'à la fin de la vingtaine, sans suivre de fil précis mais en multipliant les points de vue et les recoupements. Ce sont des gens passionnés par l'art et les luttes politiques, qui font du *dumpster diving*, vivent dans des *squats*, rédigent des thèses de doctorat et rêvent à leur œuvre. Ils viennent de la classe moyenne, mais s'éloignent des trajectoires prévisibles, celles adoptées par leurs parents quelques décennies plus tôt, pour se dévouer à des causes presque perdues d'avance. La richesse, la sécurité ou la stabilité ne sont rien en regard de l'amour, de l'art, des changements sociaux à faire advenir. Or, malgré la jeunesse des personnages principaux, lorsqu'ils disparaissent finalement de notre vue, le poids de leurs expériences est assez lourd pour qu'on sente que le prix à payer a été élevé pour traverser ces années de naïveté.

STÉFANIE CLERMONT

**LE JEU DE LA MUSIQUE**  
LE QUARTANIER,  
2017, 344 P.

Clermont a un sens du détail remarquable, qui frappe dès les premières pages. Dans « L'employée », on suit le quotidien d'une jeune femme, Sabrina, assignée à un kiosque de petits fruits du marché Jean-Talon, un autre emploi précaire et mal payé dans une vie qui ne compte que ça. Sabrina a abandonné l'université après une session et utilise toutes ses économies pour aller voir son amoureux, Jess, en Californie. Au marché, elle dresse des listes de projets à réaliser et de choses à apprendre dans ses temps creux. Sa lassitude contraste avec l'image idéalisée que les clients projettent de sa vie supposément bucolique et saine, image qu'elle ne peut démentir: « Il ne se passait jamais rien qui ne concorde pas avec l'idée du marché Jean-Talon. J'étais prisonnière d'une pub pour le marché Jean-Talon, et cette pub durait depuis plusieurs semaines. »

L'essentiel de la nouvelle tient à la description du quotidien au marché et du sentiment de décalage que ressent Sabrina, figurante dans un monde bourgeois où elle est une marchandise comme une autre. L'employée jeune et jolie, celle dont les clients prétendent jalouser l'emploi (« Belle petite job d'été, ça, manger des fraises à la journée longue »), se sent pourrir « sous ses airs de fraîcheur et de santé », consciente qu'une fois l'été achevé, elle retournera sur l'aide sociale, aussi pauvre qu'avant, avec un autre hiver à affronter et ses vieilles listes pour lui rappeler tout ce qu'elle n'a pas réussi à accomplir. Dans une autre nouvelle, on retrouve Sabrina au centre d'Emploi-Québec, endurant le mépris des réceptionnistes et le zèle de son agent d'aide à l'emploi qui ne comprend pas pourquoi une personne avec ses connaissances et ses expériences n'arrive pas à s'intégrer au marché du

travail. Elle-même, semble-t-il, ne le sait plus vraiment, après avoir tout sacrifié pour un amour de plus en plus fantomatique.

Les amis de Sabrina sont tous pris dans des schèmes similaires, gens idéalistes et cultivés qui s'investissent trop et mal dans des combats contre le capitalisme, le travail, les conventions sociales. Ce ne sont pas tous des *drop-out* sociaux voués à alterner entre des emplois précaires et sous-payés et l'aide sociale. Certains sont au doctorat, bien rangés dans un cadre institutionnel, mais évoluent dans ces disciplines malheureusement peu rentables que sont les sciences sociales et la littérature. La « vraie vie » ne semble jamais commencée, toujours en suspens, et les événements politiques qui sont évoqués, ceux de 2012 comme les manifestations contre le G20, ne deviennent pas tant des occasions de transformer les choses que des épisodes isolés, prétextes à maintenir l'illusion que la lutte est vivante.

Clermont est attentive aux différences de classes et au sentiment de supériorité intellectuelle qui naît chez de jeunes militants. Leurs discussions théoriques sur l'avenir de la société se révèlent aussi des démonstrations de force, plutôt faites pour écraser l'autre que pour réfléchir avec lui. Mais l'auteure est généreuse avec ses personnages, avec leur naïveté et leurs fanfaronnades. Lorsque Céline, en visite chez son amie Julie, lui révèle tout ce

qu'elle a appris grâce à son militantisme auprès de travailleuses du sexe, elle recevra immédiatement une sorte de *reality check*. En effet, le beau-père de Julie, qui a entendu leur conversation et insiste pour reconduire Céline chez elle, connaît aussi très bien le milieu de la prostitution, pour des raisons beaucoup moins pures. Même s'il apparaît tout à coup aseptisé, un peu éloigné du quotidien des causes pour lesquelles il prêche, le militantisme de Céline n'en est pas moins sincère et utile, et la narration n'est pas moralisatrice. Simplement, Clermont revient sans arrêt aux moments où les idées nobles atterrissent sur le plancher des vaches.

Le glissement des identités et des perspectives est abordé avec la même ouverture et la même bienveillance. On utilise tantôt « il », tantôt « elle » pour référer à Jess, la grande passion de Sabrina. Celle-ci présente Jess comme une personne changeant « continuellement de l'intérieur », sorte de mue qui, après quelques années, fait disparaître les versions précédentes d'elle-même, dans son visage comme dans sa personnalité. Le changement de genre fait partie de ce mouvement, mais jamais l'auteure ou la narratrice ne l'étiquettent ou ne livrent de discours à ce sujet. Les nouvelles évitent de catégoriser d'emblée les événements ou les statuts, et montrent plutôt comment ceux-ci sont affaire de perception ou de décision, et peuvent basculer rapidement. On ne

saisit pas toujours sur le coup le sens de ce qui nous arrive, et une des réussites du *Jeu de la musique* est de savoir déployer les sens différents que certains moments cruciaux prennent au fil du temps, et par le fait même de nous faire sentir le passage des années.

Plusieurs nouvelles relatent les agressions subies par des femmes, allant des attouchements sexuels à la violence conjugale. Clermont écrit toujours du côté des victimes, mais explore la ligne floue du consentement, le moment où de toutes jeunes filles n'osent pas dire à des hommes souvent plus vieux d'arrêter leurs gestes violents et déplacés ou de les traiter autrement, amplifiant d'autant plus la honte qu'elles ressentent après, et leur désir de rationaliser l'expérience traumatique : non, je n'ai pas été agressée, c'est moi qui ai souhaité cette relation. Ainsi, une jeune femme qui se fait frapper pour la première fois par son amoureux se répète que même s'il l'a frappée, il ne l'a frappée que parce qu'il savait qu'elle pouvait l'attaquer en premier. Elle raisonne donc que l'expression « violence conjugale », qui évoque une dynamique bien particulière, ne peut s'appliquer à leur situation. Ce n'est que plus tard qu'elle comprendra que l'événement n'était pas isolé, que la violence n'est jamais accidentelle.

Cette même attention aux moments de basculements identitaires est présente autour de la dépression, du suicide, de l'échec. Si l'un des personnages choisira de mettre fin à ses jours, comme les premières pages du livre le montrent, un autre réussira à passer au travers de sa période noire, tout en sachant que la mort, pendant ces années, aurait pu être un choix, qu'il n'y a parfois pas grand-chose qui sépare une décision de l'autre. De même peut-on se demander quand les « parcours peu orthodoxes » des jeunes gens, pour reprendre les mots d'une des mères, deviennent des échecs. Quand sait-on que l'on a trop sacrifié pour l'amour ou la politique ? Les nouvelles ne donnent pas de réponses, mais laissent planer le questionnement chez les personnages avec une mélancolie splendide. (L)



La ville comme un film écouté trop souvent.